



Chine - Taïwan

Samia Ferhat

► To cite this version:

| Samia Ferhat. Chine - Taïwan. Monde chinois nouvelle Asie, 2012, 32, pp.107-121. halshs-00927726

HAL Id: halshs-00927726

<https://shs.hal.science/halshs-00927726>

Submitted on 13 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chine - Taïwan : les enjeux d'une rencontre

À la recherche d'une méthode entre mémoire et altérité

par Samia Ferhat

Depuis l'issue de la guerre civile qui scella en 1949 la victoire des forces communistes sur celles du gouvernement nationaliste et entraîna la mise en opposition de deux Etats, la République populaire de Chine fondée à Pékin et la République de Chine réfugiée sur le territoire de Taïwan, les relations entre ces deux entités sont appréhendées dans leur société respective suivant une dynamique principalement conflictuelle. Cette perception se nourrit de représentations toujours prégnantes dans l'imaginaire collectif car rattachées à des événements d'un passé suffisamment récent pour rester vivant dans les mémoires. Il n'y a pas si longtemps, en effet, les discours officiels de part et d'autre du détroit dénonçaient pour les uns les « rebelles de la clique de Chiang Kai-shek » et, pour les autres, les « brigands communistes » se déniaient ainsi de manière réciproque toute légitimité politique et justifiaient en conséquence les préparatifs d'intervention militaire. En effet, il n'est pas rare aujourd'hui d'entendre des quadragénaires taïwanais se remémorer les rédactions écrites à la gloire du projet de reconquête du continent pendant les classes du primaire. Projet dont la vocation, par ailleurs, ne se limitait pas à l'éveil de l'imagination des enfants car des opérations furent effectivement menées dans les années 1950 et 1960¹. De même, il est probable que la « Cloche de la paix » fabriquée à partir de débris d'obus et érigée à Guningtou 古寧頭 à la fin de l'été 2011 ravive dans la mémoire des habitants de l'île de Quemoy (Kinmen) 金門 le souvenir pénible des bombardements chinois du mois d'août 1958. Enfin, les trentenaires gardent encore certainement à l'esprit les files d'attente dans les magasins d'alimentation, alors que les tirs de missiles chargés à blanc depuis le continent vers Taïwan au printemps 1996 laissaient craindre l'éclatement d'un conflit armé ainsi qu'une pénurie des biens de première nécessité. Quant aux Chinois, les représentations qu'ils nourrissent à l'égard des Taïwanais ne sont pas non plus dénuées de crainte ni d'appréhension. Leurs perceptions reflètent en effet souvent l'incompréhension et le mécontentement que leur inspirent les aspirations indépendantistes clairement affirmées depuis le début des années 1990. Ainsi donc ces représentations, si elles s'appuient sur une mémoire vive trouvent aussi matière dans les tensions verbalisées, mises en scène ou simplement imaginées qui affluent aujourd'hui dans les deux sociétés lorsque se trouve posée la question de leurs relations.

De ce constat jaillit une curiosité particulière, celle de comprendre comment et de quelle manière l'histoire que la Chine et Taïwan ont aujourd'hui en partage influence leur interaction. Explorer cette question revient à développer deux pistes de réflexion : interroger dans un premier temps la

nature et le contenu d'une mémoire qui, par-delà le demi-siècle de séparation, a finalement assuré la continuité du lien entre les deux sociétés ; puis identifier dans un deuxième temps les souvenirs et représentations du passé susceptibles de marquer de manière significative la dynamique de leurs relations. L'observation pourrait alors se porter sur les souvenirs du conflit et de la division afin d'évaluer la place qu'ils tiennent dans la mémoire collective et, partant, d'identifier le ferment de leur activité dans l'espace social contemporain. Sur ce point la démarche s'inscrirait dans la lignée des travaux de Maurice Halbwachs qui posent la mémoire comme un processus de reconstruction du passé, de restitution des souvenirs, à partir d'éléments et repères tirés de l'environnement social présent². Car si la mémoire est bel et bien un « présent du passé »³ ou encore un « lien vécu au présent éternel »⁴, elle est également « effet du présent »⁵. De cette dernière acception émerge, par ailleurs, l'idée selon laquelle la mémoire collective pourrait être à la source d'une dynamique particulière d'interaction sociale nourrie du schème spécifique de représentations qu'elle véhicule.

Le propos de l'article sera dès lors d'identifier les voies possibles d'exploration de ces divers questionnements. Nous commencerons par l'analyse du processus de rapprochement qui depuis la fin des années 1980 marque les relations entre les sociétés chinoise et taïwanaise. L'accent sera mis sur la façon dont les deux populations envisagent le lien qui les rattache l'une à l'autre. Ce faisant, nous tenterons de distinguer la part que le souvenir et les représentations du conflit tiennent dans la formation et la cristallisation de telles perceptions. Ensuite seront discutées les composantes de la mémoire collective. Nous essayerons notamment de différencier le contenu de la mémoire vive de celui de la mémoire historique. Enfin, nous préciserons les objectifs qu'un travail sur la mémoire collective dans le cadre des relations entre la Chine et Taïwan se propose d'atteindre, compte tenu des premiers acquis d'une démarche qui vise à poser les termes d'une méthode d'observation et d'enquête.

108

I. De la difficulté de faire communauté

Il y a un peu plus de vingt ans, la Chine et Taïwan ont entamé un processus de rapprochement grâce auquel les deux sociétés civiles ont pu développer un ensemble de relations qui, du domaine professionnel, ont rapidement débordé sur la sphère privée, voire même intime avec une hausse croissante du nombre des mariages mixtes. La façon dont ce rapprochement se construit, ainsi que les débats qu'il suscite montrent néanmoins combien la question du lien entre les deux sociétés est au cœur des préoccupations : pour certains, très nombreux sur le continent, le lien qui unit Taïwan à la Chine n'a jamais été détruit, la séparation longue de plus d'un demi-siècle l'a tout au plus altéré. Il doit donc être ravivé et consolidé. Pour d'autres, composés principalement de Taïwanais, aucune réalité sociologique ne rend compte de l'existence d'un tel lien. Les plus radicaux évoquent même l'idée d'un lien fictif, imposé par le gouvernement Kuomintang et construit au moyen d'une politique de sinisation linguistique et culturelle. Comment dans chacun de ces cas parle-t-on de ce qui rattache entre elles les deux populations et quel sens donne-t-on à cette relation ?

Variations autour de l'idéal de la famille retrouvée

Le lien évoqué fait référence à une origine territoriale, une culture et une histoire communes. Sur ce point, trois perceptions se distinguent. Dans le premier cas, on évoque souvent les liens du sang. Une expression « les liens du sang sont plus épais que l'eau » (xue nong yu shui 血濃于水) est

alors utilisée pour signifier le partage d'une origine commune entre les Taïwanais et les Chinois. Cette matrice serait à la source d'un ensemble d'atavismes reproduits de génération en génération et révélateurs d'une forme d'immanence identitaire propre aux deux populations, plus particulièrement à la communauté han 漢 qui en forme la composante majoritaire. On évoque alors l'appartenance à une même communauté familiale par l'expression : « Nous constituons une famille » (women shi yi jia ren 我們是一家人).

Une chanson « Les héritiers du dragon » (long de chuan ren 龍的傳人) très populaire à Taïwan, Hong-Kong et en Chine dans les années 1980 semble être une bonne illustration de cette façon d'envisager le lien entre les deux sociétés. Son contenu insiste sur les caractéristiques physiques (yeux noirs, cheveux noirs, peau jaune...) et l'origine territoriale communes à tous les Chinois :

*Dans l'Orient lointain, il y a un fleuve,
il se nomme le Fleuve bleu.
Dans l'Orient lointain, il y a un fleuve
il se nomme le Fleuve jaune.
Bien que je n'aie jamais vu le Fleuve bleu,
Je m'y baigne souvent dans mes songes.
Bien que je n'aie jamais entendu le grondement du Fleuve jaune,
il déferle dans mes rêves.
Dans le vieil Orient, il y a un dragon,
il se nomme la Chine.
Dans le vieil Orient, il y a une population,
[elle est constituée] des héritiers du dragon.
Aux pieds de ce magnifique dragon, j'ai grandi,
pour devenir [à mon tour] un de ses héritiers,
yeux noirs, cheveux noirs, peau jaune,
[nous serons] à jamais les héritiers du dragon.
Il y a une centaine d'années, par une nuit tranquille,
une nuit profonde, avant que tout ne soit bouleversé,
le fracas des fusils et des canons a soudain brisé le silence.
La défaite et l'isolement sont le revers de [la faiblesse] et de la conciliation.
Le tonnerre des armes retentit depuis combien d'années ?
Et encore, et encore...
Oh, Dragon, reste vigilant,
reste toujours vigilant⁶.*

109

Les héritiers du dragon fut écrite par Hou De-jian 侯德健 à la fin de l'année 1978, alors que les Américains se préparaient à rompre leurs relations diplomatiques avec la République de Chine (Taïpei) dans le but d'une normalisation politique avec Pékin. Né à Taïwan en 1956 de parents originaires du Sichuan, Hou De-jian était alors étudiant en littérature. La chanson reçue comme un manifeste patriotique remporta un succès immédiat à Taïwan, en Chine et auprès de la diaspora chinoise à travers le monde. Le départ de Hou De-jian sur le continent en 1983, alors que les voyages entre les deux rives restaient interdits, fut à la source de vives polémiques sur le territoire de l'île entre ceux qui, parmi les penseurs et intellectuels, se reconnaissaient une identité chinoise et ceux qui, au contraire, commençaient à affirmer une identification principalement taïwanaise⁷.

Au début des années 2000 *Les héritiers du dragon* est réapparue dans une version « rap » chantée par Wang Lee-hom 王力宏, une jeune star du rock en langue chinoise⁸. Celui-ci, issu d'une famille taïwanaise a grandi aux États-Unis. Dans la nouvelle version qu'il donne de la chanson, il reprend le texte originel duquel il retranche le couplet évoquant l'agression armée dont fut victime la Chine, pour lui substituer des paroles relatant l'histoire de migration de ses parents et rappelant le sentiment toujours vivace d'attachement à la terre d'origine qui, conformément à l'esprit de la chanson, semble s'étendre jusqu'à la Chine continentale dépassant ainsi largement la seule référence à la terre natale, en l'occurrence Taïwan :

*Il y a plusieurs années, par une nuit tranquille,
notre famille est arrivée à New York.
Aucun feu, aussi violent soit-il, ne pourra jamais détruire
les pensées qui chaque jour, chaque nuit, nous rappellent l'exil.*⁹

La dernière phrase a pour texte originel : 野火呀燒不盡在心間，每夜每天對家的思念. Elle fait référence au sentiment nostalgique à l'égard de la famille restée dans le pays d'origine. Le terme « famille » peut être entendu dans une acception plus large qui engloberait la communauté nationale dans son ensemble. Or Wang Lee-hom se présentant dans le couplet suivant comme étant lui-même un héritier du dragon, il paraît dès lors vouloir exprimer le désir de faire lien entre d'un côté la terre natale (Taïwan) et, de l'autre, ce qui dans son esprit semble être considéré comme la terre d'origine de la famille, à savoir la Chine continentale ; le sentiment d'exil se rapportant ainsi à l'une et à l'autre :

110

*J'ai grandi sur une terre étrangère
Pour devenir [à mon tour] un héritier du dragon
Oh, Dragon, reste vigilant,
reste toujours vigilant.
Oh, Dragon, reste vigilant,
reste toujours vigilant.*

On retrouve ainsi l'idée d'une culture, d'une identité, qui perdurent et se transmettent, au-delà des déplacements, des époques, et malgré l'imprégnation de nouveaux univers linguistiques et culturels. En 2006, au cours de sa tournée en Chine et à Taïwan, c'est par cette chanson que Wang Lee-hom clôturait ses concerts.

Cependant, pour certains autres Chinois et Taïwanais, le partage de référents identitaires et culturels ne signifie pas nécessairement l'appartenance à une même communauté. Ils envisagent la séparation de plus d'un demi-siècle comme génératrice dans les faits de deux entités géographique, sociale et politique distinctes. Enfin, d'autres encore, principalement des Taïwanais, mettent l'accent sur le processus de construction identitaire entrepris par le gouvernement Kuomintang à partir de 1945. Mis en œuvre à la fin de la colonisation japonaise, ce processus avait pour but de développer chez la population taïwanaise le sentiment d'appartenance à la Nation chinoise¹⁰. Il aurait en conséquence gêné l'expression d'autres dynamiques identitaires propres à chaque groupe de population présent sur l'île : les Hokklos, les Hakkas, les Aborigènes. Le lien qui unit Taïwan à la Chine est donc conçu comme construit, né d'une volonté politique et, de fait, « non légitime ». Cette perception fonde une démarche qui vise à retrouver les sources de l'identité taïwanaise¹¹.

Une autre chanson qui prend le contre-pied des *Héritiers du dragon* permet d'illustrer ces deux derniers courants de pensée. Écrite en 2000 par le groupe taïwanais Sticky rice (Nuomituan 糯米糰) sous le titre *Taekwondo* (taiquandao 跆拳道), la chanson relate l'expérience de jeunes Taïwanais qui, moyennant une forte rétribution, sont formés par un maître d'art martial et peuvent dès lors répondre aux diverses agressions subies du fait de voyous croyant pouvoir continuer à profiter de leur apparente faiblesse physique¹². Contrairement à ce que laissait supposer le titre de la chanson, les images du clip vidéo font principalement appel à l'imaginaire historique et culturel propre à la Chine : vêtus à la manière des pratiquants de kungfu des films d'action hongkongais, moqués par un écriteau sur lequel apparaissent les termes « Les couards de l'Asie », ¹³ ces antihéros sont une réplique légère et décalée adressée à la démarche investie et culturellement très affirmée de Wang Lee-hom. Un des couplets de la chanson, notamment, est clairement une parodie de celui que ce dernier a lui-même ajouté à la version originelle des *Héritiers du dragon* :

*Il y a plusieurs années, par une nuit tranquille,
ma maman m'a amené à New-York.
Maintenant je reviens pour faire un disque,
merci à tous de lui faire honneur !¹⁴*

Puis la chanson se finit sur le refrain des *Héritiers du dragon*, lui aussi transformé par la superposition de nouvelles paroles :

<i>Oh, Dragon, reste vigilant, reste toujours vigilant.</i>	<i>Oh, Dragon tu es myope, à moins que tu ne sois déjà aveugle.</i>
<i>Oh, Dragon, reste vigilant, reste toujours vigilant.</i>	<i>Oh, Dragon fais moi le plaisir de rester à jamais vigilant.</i>
	<i>Oh, Dragon fais moi le plaisir d'être toujours, toujours vigilant.¹⁵</i>

111

Compte tenu de ce différentiel de perceptions manifesté à travers divers vecteurs culturels, dont la chanson que j'ai ici privilégiée, que peut-on dire de l'évolution des relations entre la Chine et Taïwan ?

Les étapes d'une rencontre entre deux sociétés, deux populations

La première tentative de rapprochement vient du Continent à la fin des années 1970¹⁶. Deng Xiaoping 邓小平 amorce une politique de dégel à l'intention de Taipei. Cette politique s'accompagne alors de deux lignes directrices : la réalisation à terme d'une « réunification pacifique des territoires » (Heping tongyi 和平统一); et l'organisation des relations entre les deux sociétés suivant le principe « Un pays, deux systèmes » (Yi guo liang zhi 一国两制). Taipei y oppose alors la politique des « trois non » : pas de contact (bu jie chu 不接觸), pas de négociations (bu tan pan 不談判), pas de compromis (bu tuo xie 不妥協).

En fait, il faut attendre la fin des années 1980 et la levée de la loi martiale pour que Taipei aille dans le sens d'une politique d'apaisement à l'égard du Continent¹⁷. La première manifestation de cette évolution est l'autorisation donnée aux Taïwanais venus sur le territoire de l'île à partir de 1945 (ceux qu'on appelle les Waishengren 外省人, ou encore les Continentaux), de retourner en Chine afin d'y retrouver les membres de leur famille.

Cette politique est approfondie par le Président Lee Teng-hui 李登輝 au début des années 1990. Des canaux de communication sont ouverts entre les deux territoires pour permettre des échanges académiques, culturels et scientifiques. Deux institutions privées sont créées, l'une chinoise (ARATS)¹⁸ et l'autre taïwanaise (SEF)¹⁹. Elles ont pour vocation de traiter des questions pratiques afférentes aux échanges entre les deux rives. Les rencontres entre les dirigeants de ces deux associations ont toujours lieu dans un pays tiers et les questions abordées ne touchent jamais à la politique.

Ce rapprochement entre les deux rives est dû principalement à ce que l'on appelle le « Consensus de 1992 » (jiu er gong shi 九二共識). De quoi s'agit-il ? En 1992, les vice-présidents de SEF et de ARATS se rencontrent à Hong-Kong et se mettent d'accord sur le principe d'unicité de la Chine. Ils acceptent néanmoins de reconnaître à chaque partie la possibilité d'en donner une définition différente. Pour Pékin, il s'agit de la République populaire de Chine, et pour Taipei de la République de Chine. L'avancée apportée par le consensus de 1992 est donc de permettre la reconnaissance d'une situation de statu quo (pas de réunification avec la Chine, ni d'indépendance de Taïwan) ; ce qui rend possible les échanges entre les deux sociétés.

En fait, c'est dans le courant des années 2000, sous la présidence de Chen Shui-bian 陳水扁, leader du Parti démocrate progressiste (PDP) 民進黨²⁰, et celle de Ma Ying-jeou 馬英九, leader du Kuo-mintang (KMT) 國民黨²¹ que la situation va évoluer de manière spectaculaire. Tout d'abord, par l'ouverture des trois mini-liaisons en 2000 qui autorisent des contacts directs entre les îles de Kinmen 金門 et Matsu 馬祖 et la province du Fujian 福建省 ; puis par l'institution des charters du nouvel an en 2003 qui permettent aux entrepreneurs taïwanais installés en Chine de se rendre à Taïwan avec leurs familles pour les fêtes du nouvel an chinois.

112

Les relations directes sont normalisées en juin 2009 : les lignes de communication aériennes et maritimes sont complètement ouvertes. Puis en juin 2010 les deux rives signent l'ECFA : Accord cadre de coopération économique. Son objectif est de permettre de libéraliser les échanges entre les deux rives (réduction des taxes douanières...). Aujourd'hui, Pékin accueille 42 % des exportations taïwanaises (dont 14 % vers Hong-Kong), alors que 35 % des importations taïwanaises viennent de Chine (dont 20,5 % de Hong-Kong). 25 millions de Chinois sont employés par des entreprises taïwanaises installées sur le continent.²² En août 2010, les étudiants chinois sont autorisés à s'inscrire dans les universités taïwanaises. Leur nombre cependant ne doit pas dépasser 1% du total des inscrits dans les établissements universitaires de l'île, ce qui correspond alors au nombre de 2000 étudiants²³. Enfin, en juin 2011, le tourisme libre en provenance du continent est ouvert : les Chinois résidant à Pékin, Xiamen et Shanghai sont autorisés à se rendre à Taïwan sans nécessairement intégrer un groupe touristique²⁴.

Comme nous venons de le voir, des années 1990 aux années 2000 plusieurs accords ont été conclus entre les gouvernements chinois et taïwanais. Leur portée a été de permettre le rétablissement progressif de relations directes entre les deux territoires (maritimes, aériennes, commerciales et postales), ainsi que d'accroître la liberté de circulation des populations. Toutefois, chaque accord prévoyait une application strictement limitée de son contenu : soit l'ouverture était circonscrite à certaines parties du territoire chinois et taïwanais, soit elle ne s'adressait qu'à une catégorie spécifique de la population. En plus de ces limites, le processus de rapprochement a été accompagné à Taïwan de nombreux débats au cours desquels se sont opposées les différentes forces politiques. Les discussions montraient combien la méfiance restait présente. En effet, la dramatisation qui ac-

compagnait chacune des étapes du rapprochement révélait la permanence dans les consciences du souvenir d'un passé de conflits et d'hostilité.

En fait, il semble que deux dynamiques aient été à l'œuvre durant ces années : d'un côté, la réalité du rapport de force entre la Chine et Taïwan ainsi que l'importance des enjeux économiques portaient au rapprochement entre les deux rives ; d'un autre côté, la mémoire toujours présente de la division et du conflit en complexifiait la mise en place. Cette mémoire, construite autour du souvenir de la fracture, induisait, pour le moins à Taïwan, une forte appréhension par rapport à l'évolution des relations entre les deux sociétés. Nourries de représentations liées non seulement à un passé de violences et de luttes armées mais aussi à des expériences plus récentes du contact entre les deux populations, ces craintes étaient avant tout l'expression d'une altérité perçue comme intrinsèquement conflictuelle.

Avant de développer les problématiques liées à la rencontre, je voudrais évoquer la question de la séparation, de la fracture entre les deux sociétés en tentant de saisir la portée contemporaine de certains épisodes de l'histoire continentale et insulaire.

II. Division et conflit : souvenir de la fracture

La fracture fait référence au moment 1949, soit la débâcle des troupes nationalistes devant les forces communistes et la fuite du gouvernement national vers Taïwan. Cependant, au-delà du moment 1949, la fracture est aussi associée à la lutte politique, idéologique et armée qui de 1927 à 1949 a opposé les nationalistes aux communistes.

Or, si l'on considère la mémoire vive comme l'ensemble des souvenirs conservés par les personnes qui ont vécu les événements, et qui, de plus, ont fait l'objet d'une transmission²⁵, on doit se rendre à l'évidence que la mémoire de la fracture en tant que mémoire vive ne tient qu'une place très restreinte dans la mémoire collective à Taïwan. En effet, les Taïwanais issus de familles susceptibles d'avoir vécu les événements sur le continent représentent actuellement environ 15 % de la population.

Toutefois, au vu des perceptions en œuvre à Taïwan et relatives à la relation avec la Chine, on peut émettre l'hypothèse de l'existence d'une pluralité des mémoires vives qui, cependant, pour beaucoup d'entre elles, auraient en commun le souvenir du conflit et de la division ; ce souvenir n'étant pas toujours rattaché à un vécu sur le continent. Cette hypothèse repose sur les premiers résultats de mon travail du terrain qui montrent qu'il existe ce que l'on peut appeler un « imaginaire de la fracture » qui se nourrit de souvenirs et de représentations pas nécessairement ni exclusivement rattaché au moment 1949, ni à la lutte politique entre les nationalistes et les communistes²⁶.

Mémoires vives et imaginaires de la fracture

Deux contenus mémoriels peuvent être présentés afin d'illustrer la manière dont se nourrit cet imaginaire de la fracture. L'un a trait à l'expérience coloniale et l'autre aux premières années du régime Kuomintang à Taïwan.

Les souvenirs en relation avec la colonisation japonaise sont très souvent convoqués par les Taïwanais lorsqu'ils veulent souligner la distance qui les séparent de la Chine. Ils parlent alors de la politique d'assimilation mise en œuvre par le colonisateur et du processus de socialisation qui en a découlé. Cela a contribué à faire naître chez beaucoup de Taïwanais, notamment ceux nés dans les années 1920, le sentiment d'appartenance à l'Empire japonais²⁷. Aussi, au moment du déclenchement de la guerre sino-japonaise en 1937, certains se sont portés volontaires pour incorporer l'armée de l'Empereur et ont été envoyés sur les champs de bataille d'Asie du sud-est et d'une partie du continent chinois. La Chine pour ces soldats était bel et bien l'ennemi. Par ailleurs, est aussi évoqué le fait que beaucoup de Taïwanais avaient développé des relations harmonieuses avec les colons. Dans certaines familles l'utilisation du japonais était aussi fréquente que celle des dialectes : le processus d'identification allait donc naturellement plus dans le sens du Japon que de la Chine²⁸.

L'évocation d'une rupture d'avec le continent amène aussi à rappeler le drame des événements du 28 février 1947. Deux communautés sont alors mises en opposition : celle des Taïwanais de souche et celle des Continentaux ; les premiers sont présentés comme victimes de la violence du gouvernement nationaliste, lui-même envisagé comme une autorité politique et militaire « chinoise », extérieure au territoire. La période de terreur blanche qui suit les événements contribue à consolider dans les esprits cette perception d'une altérité conflictuelle dans laquelle les autorités politiques d'origine continentale tiennent la position de l'agresseur²⁹.

La conscience d'une extériorité génératrice d'une relation distanciée est confortée par plusieurs facteurs : on évoque souvent l'utilisation de langues différentes (dialectes parlés à Taïwan opposés au mandarin), ainsi que les usages de civilité et de sociabilité : les Taïwanais aiment à rappeler combien ils avaient intégré les codes de politesse, du vivre en commun des Japonais, et combien les Continentaux leur semblaient peu civilisés. Ce sont des perceptions que l'on retrouve aujourd'hui dans la façon dont les Taïwanais appréhendent les touristes chinois qui viennent par cars entiers sur les lieux touristiques de l'île. Ils sont souvent dépeints comme peu respectueux des codes sociaux en vigueur : les codes de politesse notamment. De même, le projet de loi qui visait à permettre aux étudiants du continent de poursuivre des études à Taïwan a fait l'objet de nombreuses controverses : ceux qui s'y opposaient évoquaient le plus souvent la possibilité d'une activité d'espionnage menée par les étudiants. Ils faisaient ainsi émerger par leurs craintes tout un imaginaire propre aux années de terreur blanche, années pendant lesquelles il était constamment rappelé à la population de se montrer particulièrement vigilante à l'égard des espions communistes³⁰.

Quels liens peut-on dès lors établir entre cette mémoire vive et les usages du passé en cours à Taïwan et en Chine à partir de 1945?

Mémoire vive et usages du passé

A Taïwan, lorsque l'on traite des questions de mémoire, on met souvent l'accent sur l'instrumentalisation politique qui y a été faite du passé. En se fondant sur la politique culturelle mise en place par le gouvernement nationaliste³¹ et sur le contenu des manuels scolaires³², il est commun de souligner combien les Taïwanais ont été privés de leur mémoire et amenés, par le biais des processus de socialisation, à intégrer un sentiment d'appartenance à la Nation chinoise.

Il convient ici de distinguer une forme particulière de la mémoire qui est la « mémoire historique », à ne pas confondre avec la « mémoire vive ». Si l'on se rapporte aux travaux de Marie-Claire La-

vabre, on peut présenter la mémoire historique comme étant « la manière dont est écrite et commémorée l'histoire collective »³³ ; elle est nécessairement un réarrangement des événements du passé dans le but d'assurer la cohérence du parcours collectif et l'intégrité identitaire du groupe. Il s'agit d'un récit motivé par des considérations liées à l'exemple et à l'identité³⁴. Aussi, la mémoire historique, que l'on peut également appeler « mémoire officielle », est-elle nécessairement normative.

Avant d'aborder la question du lien entre mémoire vive, mémoire historique et mémoire collective, voyons sur la base de quelques exemples tirés du contenu de la mémoire historique diffusée en Chine et à Taïwan après 1945, en quoi consistait le « réarrangement » des événements du passé.

Redevenue province chinoise en 1945 après cinquante années de colonisation japonaise, le parcours de Taïwan a été intégré dans le récit historique propre à la République de Chine, lui-même présenté comme continuité de l'histoire millénaire chinoise. La mémoire officielle a tout autant répondu aux exigences de la situation géopolitique de la période de guerre froide, qu'à celles de politique interne. Cela s'est traduit par la valorisation du souvenir de la terre d'origine au détriment du particularisme local taïwanais. De même, l'affirmation de l'appartenance au monde libre (le bloc de l'Ouest) s'accompagna jusqu'aux années 1980 du rappel continu de l'expérience de la lutte de résistance contre le Japon, soit le Japon expansionniste et militariste des années 1930 et 1940, ainsi que de celui de l'expérience de la guerre civile contre le communisme. La mémoire officielle valorisait également le rôle et la position du Kuomintang dans le parcours de la République de Chine, alors que l'expérience coloniale taïwanaise était négligée dans sa portée et ses effets, notamment quant aux liens tissés entre la population taïwanaise et l'ancien colonisateur ; de même, les événements du 28 février 1947 restaient très peu évoqués ou alors se trouvaient singulièrement dédramatisés.

115

En Chine, la mémoire officielle a aussi intégré le parcours collectif dans la continuité de l'histoire chinoise même si la tradition culturelle, contrairement à ce que prônait le KMT à Taïwan, était sacrifiée à la mission révolutionnaire du PCC (Parti communiste chinois). L'appartenance au bloc de l'Est a donné lieu à une lecture de l'histoire de la République de Chine très différente, pour ne pas dire contraire à celle valorisée par le Kuomintang. Dans l'évocation du parcours politique de Sun Yat-sen, par exemple, on mit l'accent sur la politique de front uni avec les communistes (1924) ; de même que sa pensée politique, les Trois principes du peuple, a été diffusée dans une version qui mettait l'accent sur la politique sociale en faveur de la paysannerie et des ouvriers.

La guerre de résistance contre le Japon a aussi été considérée en fonction des alliances politiques et diplomatiques de l'après 1949. Au début des années 1950, alors que l'Union soviétique et la République populaire de Chine entamaient une décennie de relations amicales, les cérémonies commémoratives de la victoire de 1945 étaient l'occasion d'exprimer la reconnaissance du gouvernement chinois pour le soutien et l'aide apportés par Moscou. La dégradation des relations entre les deux pays au cours des années 1960 a néanmoins produit une nouvelle lecture de l'histoire : jusqu'en 1975, l'aide de l'URSS ne fut plus évoquée ; l'accent était exclusivement mis sur le rôle du PCC et du Président Mao. Par ailleurs, ce n'est que dans les années 1980, à la faveur de la politique de réforme et d'ouverture, que les commémorations de la victoire de la guerre de résistance donnèrent lieu à l'évocation du front uni entre le PCC et le KMT : le rôle de l'armée nationale a été pour la première fois souligné et salué en 1985. Un nouveau pas a été franchi en 1995. Alors que la Chine entendait affirmer sa présence sur la scène politique internationale, le Président Jiang Zemin a salué l'effort et le sacrifice des nations alliées (USA, GB etc...) dans la guerre contre le

Japon. Pour la première fois, dans la narration officielle, la guerre de résistance était intégrée à l'histoire de la seconde guerre mondiale³⁵.

Comme j'ai essayé de le montrer, la mémoire officielle en Chine et à Taïwan a, en fonction des impératifs politiques nationaux et internationaux, privilégié ou au contraire mis de côté certaines parties de la mémoire vive. Toutefois, cela ne signifie pas que ces éléments du parcours historique collectif aient été de ce fait effacés de la mémoire collective. A Taïwan, par exemple, même si le vécu de la période coloniale, de l'enrôlement de soldats taïwanais dans l'armée japonaise ou encore des événements du 28 février 1947 furent très peu présents dans le contenu des manuels scolaires ou de la mémoire officielle, cela ne veut pas dire que ce vécu a disparu de l'imaginaire collectif. Si l'on se fonde sur les travaux de Maurice Halbwachs³⁶, on peut dire à la suite de Marie-Claire Lavabre que la mémoire collective est une interpénétration du collectif et de l'individuel³⁷. Elle mêle la mémoire historique à la mémoire vive et, selon les termes de Marc Bloch, se construit à travers « les faits de communication entre individus »³⁸ que ce soit au sein des familles ou au sein des différentes « communautés affectives »³⁹. Ainsi, les premiers résultats de mon travail de terrain montrent combien la famille, ainsi que les divers environnements sociaux qui l'entourent (amis, voisinage, etc.), de même que l'institution scolaire constituent des lieux privilégiés de conservation et de transmission de la mémoire.

Compte tenu de tout ce qui précède, quelle finalité se proposerait une recherche liée à la sociologie de la mémoire dans le cadre des relations entre la Chine et Taïwan?

III. Les premières pistes de réflexion pour l'élaboration d'une méthode

Au-delà de l'étude de l'imaginaire de la fracture déjà évoquée, l'interrogation porte sur l'existence ou non d'une communauté de représentations et d'affects qui feraient lien entre les Chinois et les Taïwanais. Alors que les Taïwanais évoquent une distance, une barrière (gehe 隔閡) qui séparerait les deux populations, les Chinois, comme nous l'avons vu, parlent, eux, de l'appartenance à une même famille (women shi yi jia ren 我們是一家人). Cette assertion fait naître un faisceau de curiosités à explorer : que recoupe le terme de « famille » utilisé dans ce cadre précis ? La famille évoquée peut-elle, malgré la séparation territoriale et la division politique, être assimilée à une « communauté affective » ? Existe-t-il une mémoire spécifique qui la distinguerait et qui serait constituée de « souvenirs, de modèles, d'exemples, d'enseignements » communs ; c'est-à-dire d'un « esprit propre » selon les termes de M. Halbwachs⁴⁰ ou encore d'une « âme » commune selon ceux d'Ernest Renan⁴¹ ? Par ailleurs, sur quelle forme d'imaginaire repose la « barrière » dont parlent les Taïwanais ? Quelles sont les représentations du passé mais aussi les réalités du présent qui en ont permis la sédimentation ? C'est pour répondre à ces questions que j'ai élaboré un protocole de recherche. Il comprend deux phases d'investigation : une enquête réalisée à Paris, Taipei, Taidong, Shanghai et Pékin du printemps 2005 à l'hiver 2008 et un atelier organisé à Paris de l'hiver 2009 au printemps 2010.

Polyphonie de la mémoire...

L'enquête consistait en la réalisation d'entretiens compréhensifs auprès d'étudiants chinois et taïwanais âgés entre 23 et 33 ans. Cinquante-quatre entretiens ont été réalisés. J'ai choisi de consacrer

le contenu des entretiens à un moment de l'histoire commun aux Taïwanais et aux Chinois : la période 1911-1949, soit la partie continentale de l'histoire de la République de Chine. Le but était d'interroger le contenu et les formes prises par la mémoire rattachée à ce moment d'histoire ; d'en distinguer les figures communes ainsi que celles qui faisaient dissension. Je voulais aussi identifier les processus de transmission. Par ailleurs, le récit produit par les étudiants au cours de l'entretien devait permettre de distinguer les stratifications de la mémoire en fonction des appartenances générationnelles, familiales, territoriales et nationales. Dans le cas de Taïwan le facteur générationnel a une incidence certaine sur la lecture que l'on donne du passé ; ce qui semble moins manifeste en Chine. En effet, les étudiants nés au début des années 1970 et qui ont grandi sous la loi martiale ont une mémoire rattachée au passé de la République de Chine relativement précise, riche sur le plan émotionnel - il existe un attachement affectif aux symboles nationaux : l'hymne, le drapeau, les chants - et assez peu conflictuelle. Alors que ceux nés au début des années 1980 et qui ont grandi avec le processus de démocratisation, ont un rapport plus détaché à l'histoire de la République de Chine et intègrent dans leur narration des représentations ou souvenirs en lien avec le passé propre à Taïwan : événements du 28 février 1947, violences politiques du gouvernement Kuomintang etc... Autres variables qui influent sur la façon dont on parle du passé : l'origine territoriale et la transmission mémorielle au sein des familles. Parmi les participants à l'enquête les plus jeunes, il est nécessaire de distinguer les Taïwanais nés dans une famille de Continentaux ou dont l'un des parents est continental. La narration qu'ils font du passé est nourrie de souvenirs transmis dans la sphère familiale et, en conséquence, particulièrement riches d'affects. Par ailleurs, la question de l'altérité au moment où l'enquête a été menée est souvent envisagée comme plus conflictuelle avec le compatriote taïwanais qu'avec le jeune Chinois⁴².

Le moment d'histoire à propos duquel les jeunes Taïwanais et Chinois partagent le plus d'affects et de représentations est celui de l'occupation japonaise en Chine (1931-1945). Bien sûr, en raison du contenu distinct des deux mémoires officielles, ils perçoivent le rôle du KMT et du PCC de manière différente. Toutefois, la narration qu'ils donnent de l'occupation japonaise ; les sentiments qu'ils expriment à l'égard de l'occupant japonais sont quasiment similaires : les mêmes mots et expressions sont utilisés « honte » (chiru 恥辱), « colère » (qifen 氣憤), « haine » (chouhen 仇恨). Les participants à l'enquête se retrouvent aussi sur le sens donné à ces différents termes. Le sentiment de honte notamment fait référence à l'humiliation ressentie du fait de l'incapacité du gouvernement chinois de l'époque à protéger le territoire national et la population contre l'agression étrangère. Il est aussi lié au sentiment d'impuissance et d'humiliation que ressent la victime devant la brutalité de l'agresseur. Les événements qui suscitent la colère ou la haine sont aussi les mêmes : le massacre de Nankin, les viols et assassinats de masse, la cruauté et le mépris manifestés par l'occupant japonais à l'égard de la population chinoise. Dans ce cas précis, les jeunes Taïwanais et Chinois partagent un même imaginaire du passé et utilisent le même langage pour l'exprimer. Pourtant, peu de Taïwanais ont vécu ce moment d'histoire et les manuels scolaires ne traitent que de façon très brève de ces événements. Ce phénomène montre deux choses : tout d'abord le rôle que jouent les faits de communication entre individus dans le processus de transmission mémorielle et, ensuite, l'impact que peuvent avoir les médias ou vecteurs de la mémoire dans l'imaginaire collectif. En effet, les étudiants font souvent état de souvenirs et narrations évoqués ou produits par les membres de la famille et les enseignants. De même qu'ils parlent volontiers des films, photos ou images qui les ont marqués.

Cependant, ces affects et perceptions rattachés à l'agresseur japonais en Chine sont rarement convoqués quand les Taïwanais relatent l'expérience coloniale. Les plus jeunes ont même une per-

ception plutôt positive du colonisateur japonais. Cette perception repose à la fois sur les souvenirs transmis dans les familles, mais aussi sur la nouvelle narration historique qui a émergé à la fin des années 1990 et qui propose une lecture positive de la période coloniale.

C'est l'apparition d'une telle communauté d'affects et de représentations quant à l'occupation japonaise en Chine qui est à l'origine de la deuxième phase du protocole de recherche : l'atelier « Jeu-nesse, histoire et cinéma ».

... A la recherche d'une note commune

Le propos de cet atelier était de réunir des étudiants chinois et taïwanais, et de les inviter à parler ensemble d'histoire autour d'une œuvre cinématographique.

118

L'atelier a comporté six séances organisées du mois de décembre 2009 au mois de mars 2010. Dix étudiants y ont participé. J'ai été secondée par quatre assistantes (deux assistantes chinoises et deux assistantes taïwanaises) qui m'ont aidé à préparer les séances et ont pris des notes pendant leur déroulement. Une cinquième assistante, chinoise, était en charge de la logistique et un caméraman, chinois, a enregistré et filmé chacune des rencontres. Les séances commençaient par la projection d'un film qui était suivie d'une discussion entre les étudiants. Cette discussion avait pour support des questions que je leur soumettais et qui étaient liées au contenu du film ; ou bien elle était initiée par les étudiants eux-mêmes à la suite de travaux ou d'activités réalisés en petits groupes. La durée des séances était de 5h30 en moyenne. L'organisation de cet atelier avait trois objectifs. Il visait premièrement à continuer l'exploration avec les étudiants de la mémoire de la guerre de résistance contre le Japon en Chine, ainsi que celle de la période de colonisation japonaise à Taïwan. Tout en permettant de vérifier si les résultats obtenus lors de l'enquête étaient confirmés, il devait aussi faire ressortir la part que les préoccupations liées à l'environnement contemporain, c'est à dire l'environnement politique national et celui propre aux relations entre les deux rives, prenait dans la manière dont était évoqué le passé. Deuxièmement, je voulais observer l'impact que la prise de parole au sein du groupe pouvait avoir sur le contenu et la forme de la narration produite par les étudiants. La préoccupation principale était de savoir si la dynamique de groupe allait accentuer les divergences de perceptions liées au passé et consolider, en conséquence, l'imaginaire de la fracture ; ou au contraire donner lieu à l'élaboration d'une narration faisant lien entre les membres de l'atelier. Dans ce cas précis, l'observation concernait trois ensembles distincts : celui des étudiants taïwanais, celui des étudiants chinois et celui constitué par les dix étudiants. L'observation concernait chacun des ensembles mais était aussi transversale : je voulais savoir comment s'organisaient les dynamiques d'opposition, de conflit et de solidarité. Troisièmement, l'atelier devait permettre à ces jeunes d'échanger dans un espace au sein duquel ils ont rarement l'occasion de se retrouver. En effet, s'il est vrai que des liens d'amitié peuvent se créer entre jeunes Taïwanais et Chinois, ceux-ci, afin d'éviter tout risque de discorde ou de tension, n'abordent presque jamais les questions en rapport avec l'histoire ou la politique. Les séances de l'atelier devaient, premièrement, conduire à une dédramatisation de la perception de l'altérité et, deuxièmement, permettre d'aborder un ensemble de points sensibles amenés de façon indirecte, par un travail sur le film. Je pensais en effet que le film, outil à forte densité émotionnelle, constituerait un support idéal pour l'évocation des différents imaginaires et sensibilités. Les discussions ont été poursuivies au-delà des séances grâce à la création et la gestion d'un blog dont l'une des assistantes chinoises était responsable.

Cet atelier, s'il m'a permis d'aller plus avant dans l'exploration du phénomène mémoriel, s'est aussi avéré être un instrument très efficace pour la promotion de la rencontre et de l'interaction entre ces deux jeunes. A son issue, j'ai mené une série d'entretiens avec les étudiants afin d'affiner dans un premier temps mes observations sur ce point. Un premier bilan de l'information reçue montre que l'atelier était appréhendé comme un espace privilégié de sociabilité, espace qui d'ailleurs a perduré sous diverses autres formes une fois l'activité finie : déjeuners, soirées, sorties et autres rencontres organisées à la seule initiative des étudiants. En outre, il s'agissait pour les participants d'un espace « sûr » du fait du caractère « neutre » de la personne et de l'institution qui organisaient l'atelier. Les étudiants se sont donc sentis libres de s'y exprimer sans craindre le risque d'une réception partielle ou biaisée de leurs propos. Une telle activité organisée en Chine ou à Taïwan ne leur aurait pas offert, selon eux, une telle liberté. Concernant la fonctionnalité de l'atelier, les étudiants sont d'accord pour reconnaître que si les discussions n'ont aucunement permis de dissoudre les divergences d'opinion, ni d'effacer les désaccords préexistants – en général liés à la question du statut de Taïwan et de la réunification – elles leur ont permis néanmoins de prendre conscience du fait qu'exposer les points de dissension permettait que ceux-ci ne soient plus une entrave dans le processus de construction d'une relation, d'un échange.

Les motivations des étudiants dans leur participation à l'atelier ont pu aussi être identifiées à travers ces entretiens : les Taïwanais étaient venus pour s'exprimer, pour faire entendre une voix qu'ils envisageaient comme foncièrement distincte de celle de leurs pairs chinois. Quant à ces derniers, ils étaient venus par curiosité afin de faire la connaissance de cette jeunesse venue d'une société qui les intéressait particulièrement et à laquelle il n'avaient pas encore de possibilité d'accès direct. Ces motivations de départ ont induit un comportement, un discours qui pendant le déroulement des séances ont rendu manifeste la perception que les uns et les autres avaient d'eux-mêmes, de leur groupe d'appartenance⁴³, et de cet autre dont l'extériorité ne serait plus, au fil des séances, strictement rattachée à l'identité chinoise ou taïwanaise. L'ensemble de ces points, ainsi que le rapport que ces jeunes entretiennent avec le passé, restent à être approfondis à la faveur d'un travail ultérieur d'analyse et de réflexion.

1. La cinématographie taïwanaise a traité de ce thème dans certaines de ses productions, voir par exemple le film *Red Persimmon* 红柿子 du réalisateur Wang Tong 王童 sorti en 1997.

2. Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, chapitre III « La reconstruction du passé » et chapitre IV « La localisation des souvenirs », Paris, Albin Michel, 1994 (2^{ème} édition), pp. 83-145.

3. Selon les termes de St Augustin cité par Paul Ricœur, *Temps et Récit*, tome 1, Seuil, 1983, p. 37.

4. Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », *Les Lieux de mémoire, La République*, tome I, Paris, Gallimard, 1984, p. XXI.

5. Marie-Claire Lavabre, *Le Fil rouge - Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la fondation nationale de Sciences politiques, 1994, p. 34.

6. Traduction de l'auteur à partir du texte publié par Tinna K. Wu, « Heirs of the Dragon », *Bulletin of Concerned Asian Scholars*, Vol. 17, No. 3: July–September 1985, p. 28-29. La dernière partie de la chanson fait référence à l'agression armée subie par la Chine à partir des guerres de l'opium.

7. Shi Min-hui 施敏輝, *Taiwan yishi lunzhan xuanji* 台灣意識論戰選集 (Recueil des textes relatifs à la polémique concernant la conscience taïwanaise), Taipei, Qianwei chubanshe, 1988, pp. 2-3.

8. Il a aussi joué dans le film *Lust, Caution* 《色，戒》 du réalisateur Ang Lee 李安 (2007).

9. Traduction de l'auteur à partir de l'édition CD/DVD du concert *Heroes of Earth* 蓋世英雄, qui a eu lieu à Taipei au mois de mars 2006, et parue chez Sonic Ericsson la même année.

10. On peut à ce propos se reporter aux travaux de l'historien Shih Ming 史明, *Taiwan bu shi zhongguo de yi bu fen* 台灣不是中國的一部分 (Taïwan n'est pas une partie de la Chine), Taipei, Qianwei chubanshe, 1996, et au contenu des discussions qu'ils soulevèrent : Xu Nan-cun (dir.), 許南村編, *Shi ming taiwan shilun de xugou* 史明台灣史論的虛構 (Le caractère chimérique de la théorie de l'histoire taïwanaise développée par Shih Ming), Taipei, Renjian chubanshe, 1994.

11. De nombreux travaux ont rendu compte ces quinze dernières années des dynamiques d'identification locale et nationale à Taïwan, voir notamment Gunter Shubert, « L'émergence d'une nouvelle nation, le discours sur l'identité nationale dans le Taïwan de la fin du 20^{ème} siècle », *Perspectives Chinoises*, n° 752, mars-avril 1999, pp. 58-69 ; Damien Morier-Genoud, « l'élaboration d'une 'historiographie native' à Taïwan (1972 - 2004) », in Samia Ferhat, Sandrine Marchand (dirs.), *Taïwan, île de mémoires*, Lyon, Tigre de papier, 2011, pp. 263-281.

12. La technique de combat à laquelle ils sont initiés n'a d'ailleurs rien à voir avec l'art martial coréen. Voir les images du clip vidéo à l'adresse suivante : <http://www.youtube.com/watch?v=TerLMBiXB4k>.

13. Il y a ici un jeu de mots autour du son « nuo » que l'on retrouve dans un des caractères qui composent le nom du groupe et qui signifie « riz gluant » 糯米, ainsi que dans un autre caractère qui signifie « peureux, couard » 懦夫. Au 19^{ème} siècle, la Chine était souvent qualifiée d'« homme malade de l'Asie » 東亞病夫. Cette expression devient l'« homme couard de l'Asie » 東亞懦夫 dans la chanson de Sticky Rice.

14. Traduction de l'auteur à partir du CD de Sticky rice, *Bird King* 青春鳥王, Monster studio, 2000.

15. Il y a ici un jeu de mots avec le caractère qui signifie « œil » 眼. Dans la version de Hou De-jian reprise par Wang Lee-hom, le refrain se finit par la phrase : « Oh, Dragon, reste vigilant, reste toujours vigilant » 巨龍巨龍你擦亮眼 永永遠遠的擦亮眼. Elle devient dans la version de Sticky rice : « Oh, Dragon tu es myope, à moins que tu ne sois déjà aveugle. » 巨龍巨龍你有近視眼, 還是你已經瞎了眼。

16. Pour une étude des relations entre la Chine et Taïwan voir : Jean-Pierre Cabestan, *La Chine en quête de ses frontières. La confrontation Chine-Taïwan*, Paris, Presses de sciences po, 2005.

17. À cette époque la pression économique représentée par la Chine se fait de plus en plus forte, voir notamment Philippe Chevalérias, « Taïwan – Chine : un rapprochement économique teinté d'arrière pensées politiques », *Outre-Terre*, 2006, pp. 324 – 325.

18. Association chargée des relations entre les deux rives du détroit 海峽兩岸关系协会.

19. Fondation pour les échanges à travers le détroit 海峽兩岸交流基金會.

20. La politique de Chen Shui-bian est alors celle des « quatre non » et « un il n'y a pas » : l'indépendance ne sera pas proclamée, le nom de l'État ne sera pas modifié (de République de Chine à République de Taïwan), le concept de « deux États » ne sera pas inséré dans la Constitution et, enfin, la question de l'indépendance du territoire ne sera pas soumise à référendum.

Le « il n'y a pas » : il n'y a pas de question à soulever quant à l'abolition des « Lignes directrices pour la réunification nationale » ni quant à la dissolution éventuelle du « Conseil pour la réunification nationale.

« Taiwan-China relations » in *Taiwan Yearbook*, Government Information Office, Taipei, 2004, p. 5.

21. Sur le plan des relations entre les deux rives du détroit, Ma Ying-jeou, quant à lui, promeut la politique des « trois non » : pas de réunification, pas d'indépendance, pas de guerre. Il se montre attaché au maintien du statu quo dans le respect de la Constitution de la République de Chine et prône la reprise des négociations sur la base du « consensus de 1992 ». Zhou Chun-ying 卓春英, « Ma yingjiu de 'san bu zhengce' » 馬英九的「三不政策」(La politique des « trois non » de Ma Ying-jeou), *Liberty times* 自由時報, 3 avril 2011. <http://www.libertytimes.com.tw/2011/new/apr/3/today-o2.htm>, consulté en janvier 2012.

22. Ces chiffres peuvent être consultés sur le site de l'émission de France culture *Les enjeux internationaux* du 16 janvier 2012 « Taïwan : bilan de la présidence Ma et enseignements des résultats de la présidentielle » : <http://www.franceculture.fr/emission-les-enjeux-internationaux-taiwan-bilan-de-la-presidence-ma-et-enseignements-des-resultats-d>, consulté en janvier 2012.

23. « Les premiers étudiants chinois inscrits dans des universités taiwanaises arriveront en septembre », *Taiwan Info*, 5 janvier 2011, http://taiwaninfo.nat.gov.tw/ct.asp?xItem=141683&CtNode=458&htx_TRCategory=&mp=4, consulté en avril 2012.

24. Lavai Yang, « Tourisme chinois : ce qui change », *Taiwan aujourd'hui*, novembre 2011, pp. 8-11.

25. Voir notamment Marie-Claire Lavabre, « Usage du passé, usages de la mémoire », *Revue française de science politique*, n°44, juin 1994, p. 487.

26. Le travail de terrain consiste en une enquête menée en France, en Chine et à Taïwan. Une présentation plus précise de son organisation et de son déroulement sera développée dans la suite de l'article.

27. Cette idée est notamment développée par l'historien Shih Ming. Voir Shih Ming 史明, *Taiwan ren si bai nian shi* 台灣人四百年史 (Quatre cent années d'histoire du peuple taïwanais), San José, Liandaowen gongsi, 1980. Voir aussi le manga de l'auteur japonais Kobayashi Yoshinori : *Taiwan lun* 台灣論 (Position taïwanaise), Taipei, Qianwei, 2001, pp. 237 – 238.

28. Ce phénomène est rappelé dans la cinématographie taïwanaise et chinoise. Voir notamment le film du Taïwanais Hou Hsiao-hsien 侯孝賢, *Good men, good women* 好男好女 (1995) et celui du chinois Zheng Dongtian 鄭洞天, *My Bitter Sweet Taiwan* 台灣往事 (2004).

29. Cette perception est particulièrement prégnante dans la façon dont a été conçu le « Mémorial 228 » : musée dédié à la mémoire et la connaissance des événements du 28 février 1947.

30. Ces remarques ont été entendues au cours de conversations avec des amis et des collègues, ainsi que dans des débats télévisés lors d'un travail de terrain mené à Taïwan au mois d'avril 2010.

31. Promotion de l'apprentissage du mandarin, restrictions quant à l'usage des dialectes locaux, valorisation de la tradition culturelle chinoise etc...

32. Priorité accordée à l'histoire déroulée sur le continent au détriment du vécu insulaire.

33. Marie-Claire Lavabre, *Le Fil rouge - Sociologie de la mémoire communiste*, op. cit., p. 21.

34. Ibid, pp. 15-18, p. 42.

35. Cette question de l'évolution du contenu de la mémoire historique dans les deux sociétés est développée par l'auteur dans l'article « Guerre de résistance en Chine et à Taïwan : diffluence et incarnations de la mémoire », in Samia Ferhat, Sandrine Marchand (dirs.), *Taiwan, île de mémoires*, op. cit. pp. 147 – 188.

36. Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire* (Avant propos), op. cit., p. VIII.

37. Marie-Claire Lavabre, *Le Fil rouge - Sociologie de la mémoire communiste*, op. cit., p. 19.

38. Marc Bloch, « Mémoire collective, traditions et coutume. A propos d'un livre récent », in Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, édition établie par Annette Becker et Etienne Bloch, Paris, Quarto Gallimard, 2006, p. 342. (Première publication dans la Revue de synthèse, tome XL, décembre 1925).

39. L'expression « communauté affective » est empruntée à Marie-Claire Lavabre dans la lecture qu'elle donne des travaux de Maurice Halbwachs cf. « Maurice Halbwachs et la sociologie de la mémoire », *Raison présente*, n° 128, p. 53.

40. Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, op. cit., p. 151 ; voir aussi Florence Haegel, Marie-Claire Lavabre, *Destins ordinaires - Identité singulière et mémoire partagée*, Paris, Les Presses de SciencePo, 2010, p. 114.

41. Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Mille et une nuits, 1997, p. 31.

42. Nous sommes alors au cœur du second mandat de l'équipe gouvernementale de Chen Shui-bian, au moment où la politique de désinisation entraîne de forte polémiques.

43. Celui-ci n'étant aucunement figé mais, au contraire, sujet à de nombreuses restructurations en fonction des dynamiques de solidarité liées suivant les différents moments au genre, à l'âge, à l'origine territoriale, etc.